

grands bois jaunissent sous une haleine desséchante et les feuilles tombées font un épais tapis à la forêt. Les oiseaux se font rares; ils ne disent plus que des refrains pleins d'une harmonieuse tristesse. La Rêverie étend ses ailes sur toute la création et chaque chose porte l'empreinte d'un deuil universel.

Le seigneur du lieu, vieux gentilhomme dont la noblesse remontait aux Croisades, vivait retiré du monde et partageait sa solitude avec sa pupille Marguerite de Roberval. L'affection et les soins prévenants de ceux qui les entouraient n'avaient pu faire oublier la mort terrible de Georges, arrivée deux ans plus tôt. Le temps rendait plus profond de jour en jour le sentiment de cette perte. Le sourire ne revenait sur leurs lèvres qu'avec une expression triste comme les larmes.

Un soir tous deux causaient dans la bibliothèque du château, devant un large feu de grille, en compagnie d'un étranger.

Le comte Yvon était un grand vieillard voûté par la douleur et par les ans. Ses cheveux blancs retombaient en longues mèches sur son cou. Ses yeux se fixaient obstinément sur les langues de feu qui montaient de l'âtre et s'engouffraient dans la cheminée.

Mademoiselle de Roberval avait vingt-deux ans. Sa taille se dessinait gracieusement dans le large fauteuil où elle songeait. Sur un tabouret, deux petits pieds, chaussés de noir, rivalisaient de beauté avec des mains d'une transparence d'albâtre que la jeune fille laissait tomber sur ses genoux. Les hieurs de la femme baignaient sa figure. Ses grands yeux bleus et une opulente chevelure d'un blond doré, faisaient songer à ces vierges flamandes que Rubens a créées dans des tableaux immortels.

L'étranger, jeune homme d'environ vingt-sept ans, beau garçon de haute taille et de figure sympathique, jouissait depuis deux jours de l'hospitalité au château par un hasard dont nous ne dirons qu'un mot.

L'avant-veille, pendant une tempête, un navire avait fait naufrage à la côte. Les pêcheurs avaient pu mettre une chaloupe à la mer et sauver la vie à trois personnes dont l'une était l'étranger et les autres deux hommes de l'équipage.

Le comte apprenant qu'un gentilhomme avait été sauvé, était venu lui offrir l'hospitalité.

Le jeune homme s'était présenté sous le nom de Gaston de Ruvert. Il arrivait d'un long voyage et devait être quinze jours plus tard à Paris. Il accepta de passer quelques jours au château.

Ce soir-là, à la suite d'une promenade à travers le parc, Marguerite et Gaston étaient venus rejoindre le comte au coin du feu.

M. de Ruvert regardait la jeune fille avec curiosité.

— Mon oncle, fit tout-à-coup Mademoiselle de Roberval ne pourrions-nous pas demain faire visiter à M. de Ruvert le Carrefour-du-Maudit? pourvu, ajouta-t-elle en se tournant vers l'étranger, que cela vous intéresse.

— Certainement. Je serai enchanté de visiter cet endroit de votre beau pays!

— Alors nous pourrions y aller avant le déjeuner, si le temps est favorable, dit le Comte.

— Le Carrefour-du-Maudit, reprit la jeune fille, est célèbre dans le pays par un crime horrible qui y fut commis, il a environ dix ans. Une pauvre femme y fut massacrée avec ses deux petits enfants, par un bandit qui habitait les forêts avoisinantes. Je me souviens qu'à la suite de ce crime, mon oncle ne voulut plus consentir à me laisser courir les bois à cheval, comme j'avais l'habitude de le faire chaque jour. On raconte que depuis cet événement, le soir de chaque anniversaire, le meurtrier vient gémir dans ces lieux en implorant le pardon de ses victimes. Je ne crois guère à ces histoires, mais quand les gens du pays passent là, ils se signent avec crainte et s'éloignent précipitamment. L'esprit des Bretons aime à se nourrir de ces légendes et de